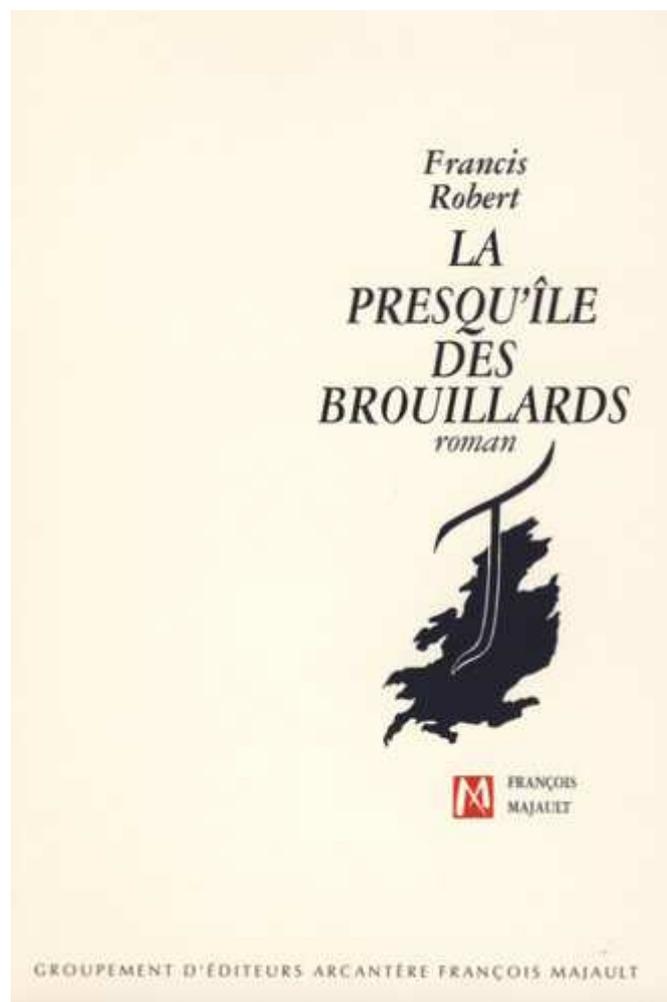


La presqu'île des brouillards

Francis Robert



François Majault éditeur, 1991, ISBN : 2908898039

Un désir soudain s'empara de lui. Il fallait réparer ce double divorce de l'homme avec la nature et de lui-même avec la société, effacer cet immense gâchis. Fébrile, il passa le dos de la main sur son front moite. Il avait trop chaud. Quelle heure était-il ? Comme il rouvrait les yeux pour consulter sa montre, un coup de tonnerre ébranla l'atmosphère. Le ciel s'était couvert. Des éclairs filaient de tous côtés. L'orage, énorme, noir, éclatait de partout. On se serait cru le soir. Il n'était pas quatre heures.

De grosses gouttes s'écrasèrent sur sa poitrine. Il barbouilla son torse avec cette tiédeur. Une vieille femme, à la fontaine de Barenton, lui avait dit un jour : « L'eau d'orage est une eau profonde, propre à rendre force et vigueur... » Bientôt la pluie tomba dru. Il regarda glisser de gros nuages entre les claires-voies du feuillage. Les éclairs se rapprochaient, se propageaient, emplissaient l'espace de clartés bleues. Tout grondait aux quatre vents. L'averse crépitait maintenant sur son corps, chantait sur les feuilles du chêne, dansait sur l'eau de la mare. Les grenouilles égayées coassaient à tue-tête. Les escargots se répandaient à la hâte. Un lapin, qui ne l'avait pas vu, bondit par-dessus lui. Il sursauta, s'assit, scruta les environs. Aucune habitation à moins de cinq cents mètres. S'il s'était trouvé quelque vigneron dans les parages, il avait fui. François n'hésita plus ; il se mit sur pied, jeta sa chemise, laissa glisser son pantalon dans l'herbe, balança ses espadrilles. Lorsqu'il fut nu, il s'étendit à nouveau. Les yeux ouverts dans les bleus tourmentés de l'orage, le corps offert à la pluie bienfaisante, il attendit. L'eau ruisselait sur sa poitrine, coulait sur ses flancs, glissait sous ses aisselles, s'arrêtait dans ses cheveux, chatouillait sa nuque, ses reins, ses cuisses. Il en recueillit dans ses mains et la but. Le creux de son ventre devint un étang, bientôt couvert de fleurs, qu'il arrachait au hasard autour de lui, scabieuses, liserons, bugles, gesses, mélilots, soucis, orchis, marguerites, muscaris, dont il frictionnait, embaumait son corps. La pluie rendait l'herbe très douce. Les parfums s'exhalaient de partout. Le soi détrempé devenait pulpeux comme une chair. Il se retourna, offrant son dos à l'averse. L'eau caressa sa nuque, ses épaules, ses reins frissonnants. Elle glissa jusqu'à ses lèvres en feu. Elle fouetta sa peau, se reposa, brûlante, au creux du cou. Elle se coula tout autour de la taille comme deux mains légères, tandis que son ventre baignait dans un débordement de glaise et de fleurs.

Immobile, attentif au plaisir que lui donnait cette eau, cette épaisseur de l'air, cet énervement des sens, il se demanda depuis combien de temps il vivait enfermé dans une telle absence de désir. Il se mit à nouveau sur le dos, plongea les yeux dans l'orage. La pluie cessa quelques instants. La nuit tombait par-dessus les nuages. Il remuait les lèvres à la manière d'une invocation muette. La pluie redoubla, plus chaude encore. Comme un appel à l'innocence il ouvrit grand la bouche, aspirant l'air et l'eau. C'était un baiser à la lumière, aux vents, à la terre, aux océans, à la peine des hommes, aux forces d'alliance et porteuses de vie. Il caressait sa poitrine à pleines mains, à pleine fièvre. Ce n'était plus son corps qui frémissait, ni son cœur que soulevait la joie ; François était celui qui tressaille, qui donne et qui reçoit, comme s'il était à la fois lui-même et l'autre et le creuset d'une chose naissante. Il était celui qui désire et l'objet du désir, l'amant et l'aimé, à l'image de cette nature exerçant tous pouvoirs et tous enchantements, de cette vie qui partout officiait. Il était emporté dans un élan où se confondaient l'amour de soi, l'amour d'un autre, l'amour du monde entier des choses. Il aimait soudain comme naguère toutes

femmes, tous hommes, tous enfants, toutes fleurs, tous animaux, les pierres et le vent, la lumière et la nuit, la chaleur et l'averse dans un amour où se reconnaissent la matière et la création. Il fut la terre et l'eau, l'orage et l'incendie, la feuille et le limon, l'astre et l'obscurité, le mouvement et la transparence des choses. Il faisait l'amour avec l'univers par quelques gestes essentiels, quelques mots suffisants, par la mémoire et l'oubli, le plaisir et l'espérance. Et sa conscience découvrait une partie de l'inconnu.

L'herbe qu'il couchait sous son poids, les insectes, les plantes, les oiseaux, la mélodie du corps, le chant de l'arbre, la pourpre des nuages, tout participait à cette fête. Toute chose autour de lui devenait François lui-même, multipliée, transfigurée. Pétri de joie, il fut tour à tour vase de Sèvres, chevalier, volubilis, grenade, pain de seigle, symphonie, Dionysos et roi des aulnes. Il fut triomphe. Il fut la passion de Séville, le silence des Pyramides, le charme de Chenonceau, le cri de Montségur, le mystère de Palenque, la gloire de Delphes, le Temple de Salomon, l'immensité du désert, la profondeur de l'océan, la nostalgie des grands oiseaux de mer, la solitude des étoiles, l'obscurité de l'âme, la majesté de la tendresse, le secret de la vie, le désir insensé de se fondre en tout ce qui est. La conscience le quittait à mesure que des vagues frappaient ses reins d'un ressac de plus en plus violent, soulevaient son corps dans un roulis lancinant. Il devenait l'alliance de tous les éléments avec la chose la plus faible.

Il se remit brusquement à plat ventre. Et sous la pluie qui le fouettait, le désir qui le secouait, s'accrochant aux herbes, écrasant sous son corps les coccinelles, dévastant cette couche de fleurs, s'enfonçant de tout son poids dans la boue, la poitrine en proue, les reins en feu, haletant dans un furieux effort de possession, de perte, François tendit toute sa force. Des visages, des lieux se profilèrent. La tempête emportait l'écho de lointaines paroles. Puis, comme une lame de fond le soulevait tout entier, il murmura un prénom. (pp. 131/134)